

NEW YORK  
VERTICALE

## Sommaire

Préface

Introduction

### 1. La ville-empire

*Mannahatta* de Walt Whitman (1819-1892)

### 2. La cité promise

*Un vieil immeuble sinistre* de Stephen Crane (1871-1900)

*La scène américaine* (extrait) de Henry James (1843-1916)

### 3. La ville mythique

*Conversations dans le Loir-et-Cher* (extrait) de Paul Claudel (1868-1955)

*Voyage au bout de la nuit* (extrait) de Louis-Ferdinand Céline (1894-1961)

*Ascension* d'E. B. White (1899-1985)

*Gloire éteinte de la gigantesque cité de New York* (extrait) de Bertolt Brecht (1898-1956)

*Aerea dans les forêts de Manhattan* (extrait) d'Emmanuel Hocquard (1940-

*Mon moi triste* d'Allen Ginsberg (1926-1997)

### 4. La ville féerique

*Quand les cathédrales étaient blanches* (extrait) de Le Corbusier (1887-1965)

### 5. La nouvelle capitale mondiale

*L'Amérique au jour le jour* (extrait) de Simone de Beauvoir (1908-1986)

*A New York* (extrait) de Léopold Sédar Senghor (1906-2001)

*Manhattan Transfer* (extrait) de John Dos Passos (1896-1970)

*John l'Enfer* (extrait) de Didier Decoin (1945-

*Les corps conducteurs* (extrait) de Claude Simon (1913-2005)

*D'un œil de touriste* de George Oppen (1908-1984)

*Un classique américain* de Maria Terrone (1951-

*Le World Trade Center 1993* de David Lehman (1948-  
*WTC 1971-2001* d'Andrew Castrucci (1961-

## 6. La cité de l'ambition

*Variations sur New York* (extrait) de Jim Carroll (1951-  
*De retour avec le printemps* de W. S. Merwin (1927-  
*Les saisons de la nuit* (extrait) de Colum McCann (1965-  
*La pause cigarette à Midtown* de Baron Wormser (1948-

## 7. La ville du changement

*Chantier de construction, nuit venteuse* de Nicholas  
Christopher (1951-  
*Ville* de Jeanne Marie Beaumont (1954-  
*I.G.H.* (extrait) de James Graham Ballard (1930-2009)

## Conclusion

*post-scriptum à Babel* de Jean-Baptiste de Seynes (1955-

## Sources

## Remerciements

la pièce montée, le  
chaînon manquant

## **Introduction**

Dès l'origine sujet d'analyses et de débats au sein de la profession des architectes et urbanistes, la verticalité de New York (et, pratiquement, d'elle seulement) attirait également très vite l'attention d'autres milieux, du milieu artistique et littéraire en particulier, des peintres, des photographes, des cinéastes bien sûr, mais aussi de nombreux écrivains. À quel point de tout temps cette dimension a marqué ces derniers, qu'ils soient new-yorkais, américains ou étrangers, les 27 textes passés ici en revue en parcourant parallèlement les grandes étapes de la croissance de la ville – ses différents « âges » – et celles de la construction en hauteur en portent témoignage.

### **1. La ville-empire**

Où mieux qu'à New York entamer au début du XIX<sup>ème</sup> siècle une vie nouvelle ? De fait, entre 1820 et 1860, sa population est multipliée par 7 ... et la ville-empire (ainsi surnommée à cause du passage par son port de marchandises dont les origines si diverses l'apparentent à un vaste empire) s'agrandit : « *En 1825, la zone urbanisée ne dépasse pas Canal Street, moins de 5 kilomètres au nord de la pointe de Manhattan ; elle atteint bientôt Houston Street, et au début des années 1840, la Cinquième Avenue touche la 20<sup>e</sup> Rue. En 1860, New York, riche de ses 814 000 habitants (dont plus de 50% sont étrangers), s'étend jusqu'à la 42<sup>e</sup> Rue, avec des pointes à la 50<sup>e</sup>.* » (François Weil, 2000) ... mais reste une ville basse construite en brique et en pierre, avec des immeubles ne dépassant pas six étages, que dominent les flèches des églises ... ainsi que les mâts des navires, quand on l'observe par

exemple, tel *Walt Whitman*, depuis les fenêtres de sa maison de Brooklyn à l'embouchure de l'East River ou le pont d'un ferry assurant la liaison entre les deux rives.

Walt Whitman est né à West Hills (aujourd'hui Huntington) sur Long Island (État de New York) en 1819. Après avoir été successivement apprenti-imprimeur, instituteur et journaliste, il s'associe en 1849 avec son père pour construire des maisons sur Brooklyn, alors en plein développement. Il meurt en 1892 à Camden (État du New Jersey), où il s'était installé en 1873. Généralement considéré comme le père tutélaire de la poésie américaine, Walt Whitman est l'homme d'un seul livre, *Feuilles d'herbe*, qu'il enrichit à chaque nouvelle édition (la neuvième et dernière réunissant 411 poèmes). « Mannahatta » appartient à la section intitulée *De midi jusqu'aux constellations de minuit* et illustre parfaitement ce commentaire : « Le matériau de Whitman, ce n'est pas seulement les éléments naturels, la chair, encore la chair, le vocabulaire - ... -, c'est aussi l'objet, le matériel, l'ustensile qui le séduit, car il fait poésie de tout : mortier, omnibus, ferry-boat, qu'il empile, accumule, comme certains sculpteurs d'aujourd'hui, en d'interminables énumérations. » (Marc Saporta, 1990)

Comme je recherchais du précis du parfait pour ma cité  
Tout à coup surgit comment mais bien sûr ! son nom d'origine !

Ah ! vraiment j'ai compris aujourd'hui tout ce qu'il pouvait y avoir dans un nom comme plénitude liquide débridée comme musicalité autonome, J'ai compris que c'était ce mot ancien qui convenait à ma cité Parce que c'est un mot nidifiant dans son nid de superbes baies marines, Qu'il est riche qu'il est tout entouré d'une doublure de voiles de voiliers de vapeurs que c'est une île de seize milles en longueur à socle compact, Qu'elle a des rues innombrables pleines de monde de hautes structures de fer poutrelles graciles et solides qui montent en légèreté dans les hauteurs claires du ciel,  
Que les marées y sont amples vives ah ! comme je les aime au coucher du soleil,  
Que les courants marins coulent en tous sens qu'il y a des îlots flanqués de plus grandes îles des hauteurs des villas,  
Des mâts à n'en plus finir des vapeurs côtiers tout blancs des barges des ferries des vapeurs tout noirs aux formes agréables,  
Et les rues du centre-ville les maisons des affréteurs les maisons de commerce des armateurs des courtiers les rues autour du fleuve,  
Les immigrants qui n'arrêtent pas de débarquer quinze à vingt mille la semaine,  
Les chariots de marchandises la masculinité de la race des conducteurs les marins visages hâlés,  
Le ciel estival avec le soleil brillant au milieu et les nuages qui passent très haut,  
Les neiges hivernales les clochettes des traîneaux la glace qu'on brise dans le fleuve et dont les blocs suivent dans les deux sens le courant de la marée,  
Les ouvriers de la cité les maîtres bien bâtis visage ouvert qui vous regardent droit dans les yeux,  
La cohue sur les trottoirs, les véhicules dans Broadway, les femmes, les boutiques, les spectacles,  
Un million de personnes – quelle liberté magnifique dans les manières – quelles voies dégagées – quelle hospitalité – ce sont les jeunes gens les plus courageux les plus amicaux que je connaisse,  
Ah ! cité où l'eau partout étincelle dans l'échange la hâte, cité aux

clochers et aux mâts,  
Cité douillettement au creux de ses baies ma cité !

Walt Whitman, *Mannahatta* (traduit de l'américain par Jacques Darras).

## 2. La cité promise

« Avant un siècle, prophétisait audacieusement De Witt Clinton en 1824, toute l'île de Manhattan, couverte de maisons et habitée par une population dense, ne formera qu'une seule ville. En 1900, sa prédiction est accomplie : Manhattan (dont la population a crû de 300 % entre 1860 et 1910 pour atteindre un maximum historique de 2,3 millions d'habitants, les années 1890 marquant le début de l'arrivée massive de nouveaux groupes d'émigrants, parmi lesquels, en provenance principalement de Russie et des pays d'Europe de l'Est, la proportion de personnes juives fuyant les pogroms est très importante) est entièrement lotie. » (François Weil, 2000) Mais, à la différence des grandes villes européennes et (Chicago mise à part) des autres villes américaines, pour faire face à son développement au cours de ces années-là, New York ne s'étire pas seulement en longueur, elle s'élève aussi, et très rapidement, comme le suggère *Stephen Crane* dans une de ses chroniques, en hauteur.

Stephen Crane est né à Newark (État du New Jersey) en 1871. Il débute dans le journalisme à l'âge de dix-sept ans. En 1892, il s'installe dans le Bowery, un quartier de New York dont, en particulier dans son roman *Maggie : A Girl of the Streets* (1893), il mettra en valeur la forte et riche personnalité. Lui assurant ses moyens de subsistance, ses articles pour la presse ne doivent cependant pas être tenus pour autant selon lui pour inférieurs à sa production littéraire proprement dite : « Une part de mon travail le meilleur

Coincé entre deux immeubles altiers se tenait un troisième, sinistre et vieux. D'un certain point de vue, cela faisait peine à voir car symbolisant l'écrasement de la vieillesse par la jeunesse triomphante. Le vieil immeuble semblait par moments lancer timidement en direction de ses deux voisins un regard implorant leur camaraderie, et à d'autres, feindre un air important dérivé de ce voisinage, comme pour dire aux personnes qui les observaient depuis le trottoir : « Nous trois – nous autres trois. »

Il attendait là le moment inéluctable de sa chute, quand, remontant les avenues, le bruit de pans de mur et de cheminées qui s'effondrent se ferait entendre. Déjà, posté sur le toit, on pouvait apercevoir l'avancée d'un premier groupe d'immeubles d'une taille colossale, ainsi que leur déploiement sur la ville auquel rien ne s'opposait, foulant aux pieds les

(par quoi il faut entendre : expressivité, amplitude, concision) se compose de courts textes rédigés en 1893 et 1894 (ou autour de ces années) pour des publications variées, principalement la presse new-yorkaise. » Tel est le cas d'« Un vieil immeuble sinistre », repris dans le recueil *The New York City Sketches* (1966). Stephen Crane meurt de la tuberculose dans un sanatorium de Badenweiler (Allemagne) en 1900.

restes des défunts et se dressant très hauts et suprêmement fiers sur les rêves brisés et les espoirs anéantis des générations disparues. Et à l'heure du coucher de soleil, chacun d'eux projetait une ombre terrible, l'indice d'un danger, sur le pâtre des petits immeubles blottis les uns contre les autres en contrebas.

Jadis, cet immeuble, aujourd'hui sinistre et vieux, fut certainement fier lui aussi. Il dut pareillement se dresser en piétinant avec insouciance la tombe où reposait une ambition passée, et traiter avec condescendance et mépris les immeubles plus bas que lui situés sur ses côtés.

Stephen Crane, *Un vieil immeuble sinistre* (traduit de l'américain par Francis Benteux).

Entre 1880 et 1900, les immeubles hauts à structure métallique et pourvus d'ascenseurs, dont certains atteignent déjà trente étages au tournant du siècle, ont dans la partie sud de l'île remplacé presque partout l'ancien tissu urbain, au grand étonnement de celui qui, à l'instar de *Henry James*, retrouve sa ville natale après en avoir été absent durant toute cette période.

Henry James est né à New York en 1843. S'il choisit définitivement l'Europe pour cadre de vie en 1875, les États-Unis restent pour lui une référence fondamentale. Aussi, « avant d'être trop vieux et surtout, avant d'attendre d'être plus vieux » (lettre de Henry James à son frère William citée par Jean Pavans, 1993), ce sexagénaire célèbre aborde à New York le 30 août 1904 (il restera en tout une dizaine de mois sur la terre américaine), qu'il revoit pour la première fois depuis 1883. *La scène américaine*, parue en 1907, est le point de vue d'un « analyste inquiet » (comme Henry James se définissait lui-même) sur l'explosion du vingtième siècle, selon un système « conjuguant étroitement, sans guère de transitions ni d'avertissements, récits anecdotiques, souvenirs personnels et associations d'idées. » (Jean Pavans, 1993)

... Les « grands immeubles » qui ont si promptement usurpé une gloire qui vous paraît encore assez surprise d'elle-même, ces multiples gratte-ciel qui, vus de l'eau, se hérissent comme des aiguilles extravagantes plantées dans un coussin déjà surchargé, et réparties dans l'obscurité, n'importe où et n'importe comment, ont du moins la félicité de s'acquitter de la beauté des tons, d'intercepter le soleil et de répandre de l'ombre à la manière des tours de marbre. Ils ne sont pas tout de marbre, je crois, en aucun cas, mais ils sont impudemment neufs et encore plus impudemment « nouveaux » – ce qu'ils ont en commun avec tant de choses terribles en Amérique – et ce sont de triomphants rapporteurs de dividendes ; et leur fierté à tous, incontestée et sans vergogne, avec l'éclat de leurs innombrables fenêtres et le scintillement de dorures subordonnées, est comme le flamboiement, du haut en bas de leurs longues faces étroites, des lampes de quelque « célébration » générale et permanente.

Vous voyez le coussin à épingles de profil, pour ainsi dire, en passant entre Jersey City et la Vingt-Troisième Rue, mais vous le prenez de plein flanc, ce bouquet informe de fleurs architecturales, en longeant de loin la Battery, et vous embrassez l'ensemble de la plantation. ...

Henry James, *La scène américaine* (traduit de l'anglais par Jean Pavans).



### 3. La ville mythique

Pour voir sortir de terre, sous la forme de pièces montées géantes, les premiers gratte-ciel originaux d'allure, c'est-à-dire se distinguant à la fois des figures du passé - la colonne, la pyramide, la tour - et des constructions du moment dont on aurait simplement multiplié le nombre des étages, il faut attendre la fin des années 1910 et, plus précisément, le vote en 1916 par la municipalité de New York de la loi dite de zonage obligeant les constructions nouvelles, au-delà d'une certaine hauteur, au retrait de leurs façades par rapport à l'alignement du trottoir ; un retrait que *Paul Claudel* a identifié à la condition indispensable pour faire naître chez le spectateur la sensation d'une ascension véritable.

Paul Claudel est né à Villeneuve-sur-Fère en 1868. Il fait à New York ses débuts dans la carrière diplomatique, comme consul suppléant, un poste qu'il rejoint au printemps de l'année 1893. Paul Claudel retrouve New York en fin de carrière, cette fois comme ambassadeur de France à Washington, une fonction qu'il exercera du 14 avril 1927 au 18 avril 1933. Parce que les *Conversations dans le Loir-et-Cher*, une méditation sur l'art de vivre ensemble, furent commencées avant son second séjour aux États-Unis, ont été poursuivies pendant et seront publiées après, on a conclu que la « nostalgie de la cité nouvelle est venue au poète précisément parce qu'il a connu celle où chacun est seul. » (Eva Kushnet, 1964)

Acer – L'architecture fait comme la nature, elle exploite une idée jusqu'à l'épuisement. Regardez de l'Inde au Japon ce qu'elle a fait du stūpa et du cylindre à étages, qui n'est peut-être que le dernier vestige de la tour de Babel, comme la nature quand elle travaille le thème de la palme. Et à ce propos je suis étonné que les architectes n'aient pas tiré davantage de l'idée de la spirale qui relierait si joliment tous ces étages bêtes l'un à l'autre.

Palmyre – Je comprends maintenant ce que vous reprochez aux gratte-ciel de New York.

Acer – Attention ! Il s'est passé quelque chose d'important, c'est qu'on a eu l'idée de coller ensemble plusieurs de ces gratte-ciel et d'en faire un faisceau, une botte, ce que j'appelle le prisme social. L'œil a maintenant des repères. Il est attiré vers le ciel non plus par la verticale vertigineusement accélérée d'une chute à rebours mais par une ascension mesurée, par un escalier de rapports. Ça ne tombe plus, ça monte, oui, ça commence réellement à monter. Car le pied ne monte pas plus sans échelle que l'œil sans proportions.

Paul Claudel, *Conversations dans le Loir-et-Cher*.

En pleine expansion dans ces années-là – l'économie américaine tout entière profitant du régime ralenti des économies des pays européens en guerre –, ce type de

constructions s’y répand alors, et plus spécialement dans deux quartiers du centre de l’île (encore très peu touché par les constructions en hauteur) : le tout nouveau quartier de la confection – entre les 6<sup>ème</sup> et 9<sup>ème</sup> Avenues et les 25<sup>e</sup> et 41<sup>e</sup> Rues – et celui de la gare centrale, au point de devenir rapidement la marque distinctive de l’architecture de la ville ; des immeubles susceptibles de compter trente, quarante étages et même davantage, suffisamment hauts en tout cas pour frapper de stupeur et laisser incrédule n’importe quel nouvel arrivant de Brême, de Liverpool ou, comme *Louis-Ferdinand Céline*, de Cherbourg.

Louis-Ferdinand Destouches dit Céline est né à Courbevoie en 1894. Le 14 février 1925, à Cherbourg, il s’embarque pour les États-Unis où, pour l’organisation mondiale de la santé, il conduit pendant trois mois un groupe de médecins latino-américains. Sa stupeur à son arrivée à New York : « Tout ce que je vois ne ressemble à rien, c’est insensé comme la guerre. » (lettre à A. Ludwig Rajchman, directeur de la Section d’hygiène, citée par Philippe Almérias, 2004) aboutira à la formule célèbre de *Voyage au bout de la nuit* sur New York : la ville debout. « Sur aucun autre sujet », écrit Henri Godard commentant *Voyage au bout de la nuit*, « la nouveauté donnée à Céline par son changement de point de vue et de ton ne s’y est faite mieux sentir, comme si New York avait été le lieu privilégié de cette trajectoire. »

Pour une surprise, c’en fut une. À travers la brume, c’était tellement étonnant ce qu’on découvrait soudain que nous nous refusâmes d’abord à y croire et puis tout de même quand nous fûmes en plein devant les choses, tout galérien qu’on était on s’est mis à bien rigoler, en voyant ça, droit devant nous ...

Figurez-vous qu’elle était debout leur ville, absolument droite. New York c’est une ville debout. On en avait déjà vu nous des villes bien sûr, et des belles encore, et des ports et des fameux même. Mais chez nous, n’est-ce pas, elles sont couchées les villes, au bord de la mer et sur les fleuves, elles s’allongent sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là, l’Américaine, elle ne se pâmait pas, non, elle se tenait bien raide, là pas baisante du tout, raide à faire peur.

On en a donc rigolé comme des cornichons. Ça fait drôle forcément, une ville bâtie en raideur. ...

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*.

Lieu de naissance d’un grand nombre d’activités économiques, celle de l’assurance des personnes apparaît à New York au milieu des années 1840. Vingt-cinq ans plus tard, trois sociétés – Equitable, Mutual et New York Life –, dont les sièges sociaux tout neufs sur Broadway (au voisinage de l’Hôtel de ville) reflètent leur prospérité, dominant le marché. Dernière major à y faire son entrée, la Metropolitan est en 1893 la première à déplacer son siège beaucoup plus au nord de la

ville, dans un secteur largement dévolu jusque-là au divertissement : Madison Square Park. Trente cinq ans plus tard, la New York Life lui emboîte le pas : d'abord agrandi puis reconstruit sur son site initial (entre Leonard Street et Catherine Lane), son nouveau siège (entre les 25<sup>e</sup> et 26<sup>e</sup> Rues d'une part, Madison Avenue et Park Avenue South d'autre part – 40 étages, 188 mètres – Cass Gilbert, 1928) y ouvre en effet ses portes au mois de novembre 1928, après un an et demi de travaux qui, en raison de leur ampleur et de leur localisation, ne pouvaient pas ne pas attirer sur eux l'attention de tous les usagers, *E. B. White* comme d'autres, du parc situé juste en face.

E. B. White est né à Mount Vernon (État de New York) en 1899. Il entre dans le journalisme, qu'il découvre pendant ses années d'études à l'université de Cornell, au début des années 1920, et se fait remarquer pour la première fois à la fin de l'année 1926 avec une histoire intitulée « Child's Plays » publiée dans l'hebdomadaire *The New Yorker*, dont il alimentera à partir de l'année suivante et pendant longtemps les pages, celles entre autres de la section *Notes and Comment*, sur un ton à la fois avisé et souriant, mais jamais prétentieux ; un ton que l'on retrouve dans son compte rendu de la construction du nouveau siège social de la New York Life Insurance Company paru le 17 mars 1928 sous le titre « Ascension ». Outre ses éditoriaux pour le *New Yorker* et ses essais pour *Harper's Magazine*, trois livres pour enfants : *Stuart Little*, *Charlotte's Web*, *The Trumpet of the Swann* le firent connaître du grand public.

Le souvenir de l'ancien Madison Square Garden continue de hanter les lieux, mais pour l'en chasser se construit sur son emplacement un édifice bien réel et vraiment superbe. Un des tout premiers plaisirs de ces journées venteuses de printemps consiste à traverser le parc en direction de cet édifice encore inachevé, futur siège de la New York Life Insurance Company, un matin où le fond du ciel est bleu. De prime abord, la tour, dont la structure de soutènement d'une blancheur éclatante s'élève majestueusement par paliers, ou plus exactement encore sa sombre ossature d'acier, semble prédominer. Mais au fur et à mesure qu'on s'en rapproche, elle disparaît derrière les vastes remparts la ceinturant qui, sortant tout à coup de la masse des nuages, vous clouent sur place.

Alpiniste chevronné nous-même, nous obtînmes l'autorisation d'en faire l'ascension l'autre matin. Après avoir été conduit à travers les entrailles du bâtiment et croisé là, ressemblant alors à autant de fantômes ambulants, des personnes recouvertes du plâtre tombant en pluie depuis les niveaux supérieurs, nous avons pris un ascenseur pas très différent d'un monte-charge et franchi vingt-trois étages. Puis nous avons parcouru à pied, en gravissant des escaliers interminables sous des combles plongés dans l'obscurité et sans doute remplis de vieux coffres et de chauves-souris, la distance qui nous séparait du sommet de la tour, pour déboucher, à quelque cent-cinquante mètres au-dessus du niveau des réalités, sur une terrasse dépourvue de garde-corps balayée par le vent, où s'activait toute une armée de travailleurs, les uns poussant des brouettes de ciment, les autres taillant la pierre ou découpant le fer blanc, des blocs de pierre se balançant au-dessus des têtes. Avec, en l'air, le filet de protection de l'échafaudage gonflé comme une voile par la brise et, à l'horizon, les eaux miroitantes de l'East River, c'était un véritable enchantement. « Quelle heure est-il mon gars ? », interrogea un maçon

Couvert de récompenses et d'honneurs, E. B. White meurt à l'âge de 86 ans le 1er octobre 1985 à North Brooklin (État du Maine), où il s'était installé définitivement en 1938.

d'origine indienne. « Onze heure moins dix » nous lui répondimes en jetant un bref coup d'œil à l'horloge de la Metropolitan Tower en contrebas.

Dans cette mêlée générale et toute cette poussière, juste sous nos pieds, s'élevait la pyramide des temps modernes – haute, raide, immaculée. Après quelques minutes, ayant perdu conscience de l'altitude, nous nous sommes surpris à regarder tout autour et à scruter les alentours la tête penchée en avant au-dessus du précipice. D'énormes blocs de pierre, dont la réception exigeait la collaboration d'au moins trois hommes, étaient hissés par un quatrième aux commandes d'un treuil au moyen de cordes munies d'un signal sonore remplissant l'espace de tintements de cloches.

À mesure que les pierres étaient posées, ajustées par des ouvriers plein d'entrain et fixées, l'édifice tout entier grandissait, s'enfonçait un peu plus dans le ciel. C'était magique au sens premier du terme.

Sur cette terrasse en pierre, un toit en forme de cône recouvert à la feuille de cuivre, pourvu à la base de tourelles scintillantes et au sommet (soit à plus de deux cent mètres, nous précisa un jeune type très direct dans le bureau de l'ingénieur) d'une lanterne en bronze, sera agencé.

Comme nous le regardions d'en bas, il nous vint à l'esprit que la construction d'un édifice aussi élevé destiné à l'établissement des polices d'assurance de personnes dont la vie, quoique se passant au ras du sol, devait malgré tout, pour être tranquille, être assurée, ne devait pas manquer d'être un sujet de plaisanteries de la part de ceux là-haut.

*E. B. White, Ascension (traduit de l'américain par Francis Benteux).*

La hauteur (sinon le record de hauteur), autant pour des questions de rentabilité qu'en raison de son identification à la réussite de leurs propriétaires, et, en réponse à leur souci de l'apparence, le luxe et le faste, forment les deux traits saillants de la génération des gratte-ciel édifiés à New York à la fin des années 1920 et au tout début des années 1930, principalement le long de la Cinquième Avenue, autour de la gare centrale et dans le district financier qui, pendant tout le temps que dure leur construction, ne connaît alors plus de repos véritable, celui traditionnel des fins de semaine ou veilles de fête, comme tout observateur attentif, *Emmanuel Hocquard* ou autre, peut toujours de nos jours en faire le constat.

Emmanuel Hocquard est né à Cannes en 1940. Après avoir fondé les éditions *Orange Export Ltd.* puis dirigé le département de littérature contemporaine à l'ARC (Musée d'art moderne de la ville de Paris), il crée en 1989 l'association *Un bureau sur l'Atlantique* destinée à améliorer la connaissance et la diffusion de la poésie américaine contemporaine en France.

La veille de Columbus Day, le quartier de Wall Street était désert sous le ciel pluvieux ; la lumière était rare dans les rues encaissées et étroites. Ici et là, par des trous dans la chaussée, de petits jets de vapeur blanche s'échappaient en sifflant.

- Ainsi, Aerea, nous voici seuls au cœur du monde !

- Adam, me répondit-elle, personne ne vient jamais ici en fin de semaine. Il n'y a rien à y faire, rien à y voir.

Dans l'air de Manhattan, les anciens gratte-ciel élevaient très haut au-dessus de nos têtes les volumes à degrés qui empruntent leurs architectures à tous les temps et à tous les lieux. Derrière les rangées de fenêtres identiques, nulle lumière ne brillait. Au milieu de l'après-midi d'automne, le silence était aussi profond que dans une futaie à la tombée de la nuit. ...

Emmanuel Hocquard, *Aerea dans les forêts de Manhattan.*

Commencées dans l'euphorie, les années 1920 se terminent à New York dans l'inquiétude et le désarroi après l'effondrement de Wall Street. Dans le secteur de la construction, plusieurs projets de gratte-ciel sont alors abandonnés (ou stoppés en cours de réalisation) en raison des difficultés ou de la faillite de leurs commanditaires, tandis que d'autres, achevés, tel que l'emblématique Empire State Building, ne trouvent pas (loin s'en faut) immédiatement preneur, comme l'atteste l'absence de bousculade sur les trottoirs tout autour, ou devant les portes de leurs ascenseurs, aux heures d'ouverture et de fermeture des bureaux. Vue d'Europe, cette crise a parfois servi d'argument, comme chez *Bertolt Brecht*, pour réviser de fond en comble l'image de la métropole américaine.

Bertolt Brecht est né à Augsbourg (Allemagne) en 1898. Il se rend pour la première fois à New York en 1935 (à l'occasion de la présentation de sa pièce *La Mère* au Theatre Union). Par conséquent, son poème «Gloire éteinte de la gigantesque cité de

...

11

...

Et tout cela semblait devoir durer mille ans ;  
Les gens de New York eux-mêmes l'affirmaient :  
Bâtie sur du roc, leur ville était  
Indestructible.

New York » composé à la fin de l'année 1929 en réaction immédiate au krach de Wall Street est inspiré uniquement par ses lectures. Avec « l'emphase lyrique d'une langue soutenue » (Günter Berg, 1999), Bertolt Brecht y dépeint comme inéluctable le déclin du « continent plein de rires ».

12

Au total, leur système de vie collective était vraiment  
incomparable.  
Quelle gloire, quel siècle !

13

Ce siècle il est vrai ne dura  
Que huit ans à peine.

14

Car un jour courut de par le monde le bruit d'étranges  
catastrophes :  
Un continent célèbre s'effondrait, et ses billets, hier encore  
thésaurisés,  
On les jetait avec dégoût comme du poisson pourri et  
puant.

15

Aujourd'hui, la nouvelle s'est répandue  
Que ces gens-là ont fait faillite,  
Et sur les autres continents (en faillite eux aussi)  
Nous voyons bien des choses d'un autre œil, et d'un re-  
gard plus perspicace, nous semble-t-il.

16

Qu'en est-il des gratte-ciel ?  
On les contemple avec plus de froideur.  
Quels misérables hangars, des gratte-ciel dont on ne paie  
plus les loyers,  
Emplis de pauvreté à de telles hauteurs, gorgés de dettes  
jusqu'au ras des nuages !

...

...

22

...

Et l'on nous dit que ceux qui passent la nuit sur les  
bancs, dans les squares,  
Regardent avant de s'endormir les gratte-ciel vides  
En nourrissant des pensées tout à fait défendues.

Quelle faillite ! Quel exemple  
 De grande gloire éteinte ! Et quelle découverte enfin :  
 Leur système de vie collective  
 Avait le même défaut dérisoire  
 Que celui de gens plus modestes !

Bertolt Brecht, *Gloire éteinte de la gigantesque cité de New York*  
 (traduit de l'allemand par Gilbert Badia et Claude Duchet).

La Grande Dépression donne momentanément un coup d'arrêt à la prolifération des gratte-ciel, puisque durant cette période un seul projet d'envergure est réalisé, le Rockefeller Center. Cet ensemble de quatorze bâtiments reliés souterrainement, situé entre les Cinquième et 6<sup>ème</sup> Avenues et les 48<sup>e</sup> et 51<sup>e</sup> Rues, se définissant comme une véritable ville dans la ville où tous les paradoxes de celle-ci sont supposés avoir été résolus, est dominé par l'immeuble de la radio, dont le soixante-cinquième et dernier étage est occupé par un bar-restaurant panoramique, *The Rainbow Room*, fréquenté dès son ouverture par toutes sortes de célébrités ou, telle qu'*Allen Ginsberg*, de personnes appelées plus tard à le devenir.

Allen Ginsberg est né à Newark (État du New Jersey) en 1926. Diplômé de l'université de Columbia, il publiera sa vie durant des poèmes (dans des revues confidentielles ou la presse alternative, aussi bien que dans des périodiques à gros tirage). S'il se fait connaître en 1956 avec son poème *Howl*, beaucoup tiennent *Kaddish* publié en 1959 pour le plus abouti. Il meurt à son domicile dans l'East Village le 5 avril 1997 d'une crise cardiaque. « Mon moi triste » (dédié au poète Frank O'Hara), composé en

Quelquefois quand mes yeux sont rouges  
 je monte au sommet du Building de la RCA  
 et je contemple mon monde, Manhattan –  
 mes immeubles, mes rues où j'ai accompli des choses,  
 mes lits, mes lofts, mes chambres de bonne  
 dans la Cinquième Avenue que j'ai dans mon esprit,  
 voitures-fourmis, petits taxis jaunes, hommes  
 petits bouts laineux marchant –  
 Panorama des ponts, lever du soleil sur la machine de Brooklyn,  
 soleil couchant sur New Jersey où je suis né  
 & Paterson où je jouais avec des fourmis –  
 et mes amours plus tard dans la 15<sup>e</sup> Rue,  
 mes plus grandes amours du Lower East Side,  
 mes amours fabuleuses dans le Bronx  
 très loin –

1958, est une évocation teintée de tristesse de Manhattan, commençant au sommet de l'immeuble de la radio, derrière les larges baies vitrées de son bar-restaurant panoramique.

croisée des chemins dans ces rues cachées,  
mon histoire résumée, mes absences  
et extases à Harlem –  
– soleil illuminant tout ce que je possède  
en un clin d'œil vers l'horizon  
dans ma dernière éternité –  
la matière est eau.

Triste,  
l'ascenseur m'amène en bas et  
méditant,  
je me promène au fil des trottoirs scrutant toutes  
les vitrines humaines, les visages,  
questionnant ceux qui aiment,  
et hébété m'arrêtant  
devant une vitrine où sont exposées des automobiles  
là debout perdu dans une pensée sereine & derrière moi  
la 5<sup>e</sup> Avenue circulation dans les 2 sens  
attendant quand –

Il est temps de rentrer de préparer le dîner & d'écouter  
les informations romantiques de la guerre à la radio

... tout s'arrête  
& sans fin je marche dans la tristesse de l'existence,  
la tendresse s'écoule à travers les immeubles,  
le bout de mes doigts touche la face de la réalité,  
mon visage baigné de larmes dans le miroir  
d'une vitrine – au crépuscule-  
où je n'ai aucun désir –  
pour les bonbons –ou pour les robes les abat-jour japonais  
de l'intellect –

Troublé par ce spectacle autour de moi,  
Homme luttant pour remonter la rue  
transportant paquets, journaux,  
cravates, beaux costumes  
vers son désir  
Homme, femme, fuyant sur les trottoirs  
feux rouges chronométrant les montres emballées  
& l'agitation sur la chaussée –

Et toutes ces rues s'entrecroisent  
klaxonnent longtemps,



près des avenues  
les grands immeubles à l'affût ou incrustés dans les  
taudis à travers cette circulation haletante  
des voitures mugissent et des  
moteurs douloureusement vont vers  
cette campagne, ce cimetière  
cette quiétude  
sur le lit de mort une montagne  
entrevue encore une fois  
jamais retrouvée ou désirée  
dans l'esprit à venir  
où tout Manhattan que je viens de voir disparaît.

Allen Ginsberg, *Mon moi triste* (traduit de l'américain par Mary Beach et Claude Pélieu).

#### 4. La ville féerique

Apparus pour la première fois en 1869, les immeubles résidentiels commencent à reposer sur une structure métallique et à être pourvus d'ascenseurs (à l'instar des immeubles de bureau de la pointe de l'île) à partir des années 1890. Dès que leur hauteur s'élève, les appartements des étages supérieurs acquièrent un supplément de valeur, car offrant à leurs futurs propriétaires ainsi qu'à leurs visiteurs, *Le Corbusier* lui-même s'y est laissé prendre, le plaisir d'assister, avec ses dizaines sinon centaines de milliers de fenêtres allumées dans le ciel, à la féerie de la ville.

Charles-Edouard Jeanneret dit Le Corbusier est né à La Chaux-de-Fonds (Suisse) le 6 octobre 1887. En 1918, il s'installe à Paris où il peint ses premiers tableaux et fonde une doctrine esthétique, le purisme, ainsi qu'une revue, *l'Esprit nouveau*, dans laquelle il développe ses idées, tant architecturales que picturales. En 1924, il ouvre un atelier qui devient rapidement un des lieux

Cent fois j'ai pensé : New York est une catastrophe, et cinquante fois : c'est une belle catastrophe.

Un soir vers 6 heures, j'ai pris un cocktail chez Sweeney – un ami habitant un « apartment-house » au droit de Central Park, vers l'East River ; c'est au dernier étage de l'immeuble, à cinquante mètres au-dessus de la rue ; nous avons regardé par les fenêtres, nous sommes sortis sur le balcon, nous sommes montés enfin sur le toit.

La nuit était noire, l'air sec et froid. Toute la ville était illuminée. Qui n'a pas vu cela, ne peut ni savoir, ni imaginer. Il faut en avoir eu

d'échange des idées nouvelles en matière d'architecture. En 1929, il construit la Villa Savoye à Poissy ; en 1933, le Pavillon Suisse de la Cité Universitaire à Paris. À l'automne 1936, à bord du *Normandie*, il se rend pour la première fois aux États-Unis, invité par le Musée d'art moderne de la ville de New York à l'inauguration d'une exposition de ses travaux et pour donner une série de conférences sur l'architecture moderne et l'urbanisme dans plusieurs villes de l'Est et du Middle West. *Quand les cathédrales étaient blanches* est le récit enthousiaste de ce « voyage au pays des timides » (Le Corbusier).

l'assaut sur soi.... Le ciel pavoise. C'est une voie lactée descendue sur terre ; on est dedans. Chaque fenêtre, chaque homme, une lumière dans le ciel. Il se crée toutefois une perspective par la structure des mille lumières de chaque gratte-ciel ; cela se dessine, plus dans l'esprit que sur la nuit perforée des feux illimités. Les étoiles y sont aussi – les vraies – mais comme un doux crépitement lointain. Splendeur, étincellement, promesse, preuve, acte de foi, etc. Le sentiment entre en jeu ; l'action se déclenche dans le cœur ; crescendo, allegro, fortissimo. Nous voici dans le sentiment, nous voici pris de griserie, nous voici affermis sur nos jambes, poitrine tendue, désireux d'action, remplis d'une grande sécurité.

C'est Manhattan aux ferventes silhouettes. Ce sont les vérités de la technique, tremplin du lyrisme. ...

Charles-Edouard Jeanneret dit Le Corbusier, *Quand les cathédrales étaient blanches*.

## 5. La nouvelle capitale mondiale

« Le 21 août 1948, New York inaugure au Grand Central Palace une exposition à sa gloire pour célébrer le cinquantième anniversaire de la fusion de 1898 ... Jamais elle n'a paru aussi puissante. » (François Weil, 2000) ; affirmation du règne humain, si cher aux représentants de l'existentialisme, Simone de Beauvoir en tête, qu'on n'observe peut-être nulle part mieux qu'au sommet de l'Empire State Building à la tombée de la nuit.

Simone de Beauvoir est née à Paris en 1908. Sous les auspices des services culturels du gouvernement français, elle effectue un premier voyage aux États-Unis du 27 janvier au 20 mai 1947, chargée d'une tournée de conférences sur le thème des problèmes moraux de l'écrivain d'après-guerre. A titre privé cette fois, elle y retourne le 15 septembre 1947 pour un séjour de

Je suis montée à l'Empire State Building. On achète les tickets au rez-de-chaussée dans un bureau qui a l'air d'un bureau de tourisme. Un dollar. Deux fois le prix d'un fauteuil de cinéma. Il y a beaucoup de visiteurs, sans doute des gens de Saint Louis ou de Cincinnati. On nous dirige vers les ascenseurs rapides qui montent d'un bond au 80<sup>e</sup> étage. Là il faut changer pour gagner le sommet : un vrai voyage vertical. À travers un vestibule où l'on vend des empire-state-building en miniature et différentes espèces de souvenirs, on gagne un grand hall vitré : il y a un bar, avec des tables et des fauteuils. Les gens pressent leur nez contre les vitres. Malgré le vent qui souffle avec violence, je sors et je fais le tour de cette galerie qu'illustrent plusieurs fois par an de spectaculaires suicides.

deux semaines à Chicago. *L'Amérique au jour le jour* (dédié au romancier noir américain Richard Wright et à son épouse Ellen) est le compte rendu de ces deux voyages : « ... Je n'avais pas pris de notes ; de longues lettres à Sartre et quelques rendez-vous inscrits sur un agenda aidèrent ma mémoire. Ce reportage m'intéressait. » (Simone de Beauvoir, 1963)

Je vois Manhattan, tassée au sud sur la pointe de sa presqu'île et s'étalant vers le nord ; je vois Brooklyn, Queens, Staten Island, la mer avec ses îles, le continent rongé des eaux et que pénètrent deux rivières paresseuses. Le dessin géométrique est si clair, la présence lumineuse de l'eau révèle avec tant d'évidence celle de l'élément terrestre originel que les maisons sont oubliées, New York m'apparaît comme un morceau de planète vierge. Les rivières, l'archipel, les courbes de la presqu'île appartiennent à la préhistoire ; la mer est sans âge ; la naïveté des rues à angles droits leur donne au contraire un air d'extrême jeunesse. Cette ville vient seulement de naître ; elle recouvre d'une écorce légère les roches plus vieilles que le déluge. Cependant, quand les lumières s'allument du Bronx à la Batterie, du New Jersey à Brooklyn, la mer et le ciel ne sont plus qu'un décor : c'est la cité où s'affirme le règne humain qui est la vérité du monde.

Simone de Beauvoir, *L'Amérique au jour le jour*.

Exaltante pour les uns, cette puissance, cette affirmation du règne humain, peut au contraire en irriter d'autres comme *Léopold Sédar Senghor* qui, soit par tempérament ou conviction, soit en raison de leurs origines, ne s'y identifient pas nécessairement (voire en sont délibérément écartés).

Léopold Sédar Senghor est né à Joal (Sénégal) en 1906. Il fait ses études à Dakar puis à Paris. Cofondateur du mouvement de la Négritude dans les années 1930, il est très tôt reconnu comme l'une des principales figures de la littérature africaine. De 1960 à 1980, il préside aux destinées du Sénégal et en 1983, est élu à l'académie française. Quand il se rend à New York pour la première fois en 1947, cette ville ne symbolise pas pour lui – informé depuis longtemps déjà sur le sort des Noirs américains victimes de la ségrégation raciale - le mythe ou le rêve américain, mais plutôt le lieu d'une rencontre ratée entre le monde occidental et les descendants des Africains transportés en Amérique par la

1

New York ! D'abord j'ai été confondu par ta beauté, ces grandes filles d'or aux jambes longues.  
Si timide d'abord devant tes yeux de métal bleu, ton sourire de givre  
Si timide. Et l'angoisse au fond des rues à gratte-ciel  
Levant des yeux de chouette parmi l'éclipse du soleil.  
Sulfureuse ta lumière et les fûts livides, dont les têtes foudroient le ciel  
Les gratte-ciel qui défient les cyclones sur leurs muscles d'acier et leur peau patinée de pierres.  
Mais quinze jours sur les trottoirs chauves de Manhattan  
C'est au bout de la troisième semaine que vous saisis la fièvre en un bond de jaguar  
Quinze jours sans un puits ni pâturage, tous les oiseaux de l'air Tombant soudain et morts sous les hautes cendres des terrasses.  
Pas un rire d'enfant en fleur, sa main dans ma main fraîche  
Pas un sein maternel, des jambes de nylon. Des jambes et des seins sans sueur ni odeur.  
Pas un mot tendre en l'absence de lèvres, rien que des cœurs artificiels payés en monnaie forte

traite. Après avoir livré ses impressions, mélange de fascination et de gêne, dans la première séquence (la seule reproduite ici) de son poème « À New York » figurant dans le recueil *Éthiopiennes*, Léopold Sédar Senghor s'exprime dans les deux suivantes sur ce qui pour lui fait défaut, manque à Manhattan, le cœur de New York pour les Occidentaux, en maintenant à l'écart les Noirs américains, le peuple de Harlem : la vie et la chaleur humaine. Léopold Sédar Senghor est décédé en 2001.

John Dos Passos est né à Chicago en 1896. Poèmes, études, essais, pièces de théâtre et surtout romans jalonnent son existence ; une œuvre rédigée aux quatre coins du globe, de laquelle la critique et le public (américain comme étranger) retiendront surtout *Manhattan Transfer*, une chronique de la ville de New York. La présence dans celle-ci de très nombreuses remarques et réflexions sur l'architecture s'explique à la fois par la passion de l'auteur pour cette discipline, une passion qu'il se découvre très jeune, et par son admiration pour les « rendus » du peintre et architecte new-yorkais Hugh Ferriss, dont le naturalisme le rapproche du mouvement moderne. John Dos Passos est décédé en 1970.

Et pas un livre où lire la sagesse. La palette du peintre fleurit des cristaux de corail.  
Nuits d'insomnie ô nuits de Manhattan ! si agitées de feux follets, tandis que les klaxons hurlent des heures vides  
Et que les eaux obscures charrient des amours hygiéniques, tels des fleuves en crue des cadavres d'enfants.

...

Léopold Sédar Senghor, *À New York*.

L'année précédente y était inauguré le Secrétariat des Nations Unies (1<sup>ère</sup> Avenue, entre les 43<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup> Rues – 39 étages, 166 mètres – Wallace K. Harrison (sous la direction de), 1947). La façade, « *un mur de verre lisse et verdâtre encadré d'aluminium* » (Lewis Mumford, 1951), est la concrétisation d'un rêve caressé depuis les années 1910 par les porte-parole du mouvement moderne – Bruno Taut, Ludwig Mies van der Rohe, Le Corbusier, Walter Gropius, etc. –, et « fidèlement » retranscrit par *John Dos Passos*.

... Mon vieux, je voudrais que tu voies ses plans d'édifices tout en acier. Il a conçu l'idée que tous les gratte-ciel de l'avenir devraient être construits en acier et en verre. Nous avons fait dernièrement des expériences avec des briques de verre. ... Nom de Dieu ! Quelques-uns de ses plans t'en boucheraient un coin ! ... Il parle toujours d'un certain empereur romain qui trouva Rome en briques et la laissa en marbre. Eh bien, dit-il, moi j'ai trouvé New York en briques et je la laisserai en acier ... acier et verre. ...

John Dos Passos, *Manhattan Transfer* (traduit de l'américain par Maurice-Edgar Coindreau).

... Ce verre qui, pour des raisons à la fois pratiques – disponibilité, prix de revient – et esthétiques, supplante alors rapidement les matériaux traditionnels, mais qu'il faut régulièrement nettoyer pour en garder les propriétés de transparence et de réflexion ; d'où l'essor à partir de ce

moment-là de la profession de laveur de vitres, exercée principalement (avant que des nacelles mobiles n'équipent la façade des immeubles) par des Indiens transformés pour la circonstance en alpinistes, auxquels s'est tout particulièrement intéressé *Didier Decoin*.

Didier Decoin est né à Boulogne-Billancourt en 1945. Il est l'auteur d'une vingtaine de romans, dont *John l'Enfer* (prix Goncourt, 1977), *La femme de chambre du Titanic*, *Les trois vies de Babe Ozouf*, *Avec vue sur la mer*. Il est aussi le scénariste de films et de séries télévisées, comme *Le Comte de Monte-Cristo* ou *Napoléon*. Secrétaire général de l'académie Goncourt depuis 1995, Didier Decoin habite le pays de Caux (Normandie).

John l'Enfer observe le building, le détaille. Dans quelques heures la face nord-ouest sera illuminée par le soleil couchant : la lumière sera juste assez frissante pour révéler les moindres incrustations de crasse, ...

Je commencerai par l'autre côté, le sud-est, explique John. Je l'abandonnerai vers dix-huit heures, peut-être avant, j'attaquerai le nord-ouest. ...

Il s'accroupit, vérifie l'étanchéité des ventouses, leur adhérence. ...

...

John l'Enfer a pris l'ascenseur jusqu'à la terrasse supérieure. Il a fixé l'échelle d'aluminium à un piton, il a testé le filin de sécurité en nylon bleuté. Il a enjambé le parapet, la perche de l'éponge a heurté le béton, résonné comme une cloche. La lessive sent le chlore. John passe la corniche en surplomb, constellée de déjections d'oiseaux. Certains laveurs de carreaux commencent par la base du gratte-ciel : ils ont ainsi le temps de s'habituer, ils perdent progressivement contact avec le sol. John préfère descendre étage par étage. ...

...

Maintenant, le Cheyenne atteint la première baie vitrée.

...

Calmement, John l'Enfer injecte la lessive à travers la perche, jusqu'à voir l'éponge gonflée, saturée d'une mousse épaisse. Une dernière fois, il vérifie son harnais. Puis, prenant appui des deux pieds contre la façade du gratte-ciel, il s'allonge à l'horizontale, ou presque, entre ciel et terre. L'éponge, en touchant la vitre, produit un petit bruit sensuel. De partout montent les hululements des ambulances, des voitures de police ou d'incendie. « Je vis suspendu au-dessus d'un état d'urgence. »

...

En se balançant, John l'Enfer est passé sur la face nord-ouest à l'heure prévue. La nuit approche, on dirait que la lumière s'évapore. Les assises des buildings de Manhattan, déjà, perdent dans la lueur des phares la rectitude de leurs angles. Mais tout là-haut où est John l'Enfer, il fait encore jour, et le soleil sanglant continue d'aveugler les pilotes des hélicoptères qui atterrissent sur le toit du Pan Am Building.

Didier Decoin, *John l'Enfer*.

Dans le quartier de la gare centrale et celui de Times Square notamment, considérés à partir de la fin des années 1940 comme dépassés (à la fois sur le plan technique et en termes d'image), relativement au nouveau credo (que l'immeuble du Secrétariat des Nations Unies préfigure), par leurs anciens ou nouveaux propriétaires – des firmes multinationales, des banques d'affaires, des compagnies d'assurance, des grands journaux, des chaînes hôtelières – désireux de maintenir ou d'accroître leur présence dans ce périmètre, ou d'y implanter leur nouveau siège social (entre 1940 et 1960, le nombre des emplois de col blanc à Manhattan sera multiplié par 2), la démolition des gratte-ciel en forme de pièces montées géantes (venant s'ajouter à celle se poursuivant des maisons de deux à six étages à usage mixte d'habitation et de commerce datant du milieu du dix-neuvième siècle et des gratte-ciel de la première génération) s'engage. Sur leurs ruines s'élèvent bientôt des immeubles et des tours de bureau, dont une vue en élévation ainsi qu'une coupe longitudinale auxquelles ne manque aucun détail, si l'on veut bien s'y arrêter comme *Claude Simon* suffisamment longtemps, sont, avec la liste des entreprises intervenantes, généralement représentées sur un grand panneau fixé à la palissade entourant le chantier.

Claude Simon est né à Antananarivo (Madagascar) en 1913. Il effectue son premier voyage à New York en 1968 ; une ville dont « la saisissante beauté, les saisissantes cadences, à vous couper le souffle, de son ensemble architectural de hautes verticales, ces cassures, ces plans nets », comme il le dira plus tard (*La Nouvelle Critique*, 1977), expliquent partiellement le passage des phrases longues aux phrases courtes de son

... Le vieil immeuble badigeonné de rose au rez-de-chaussée duquel se trouve la boutique du coiffeur est sans doute promis à une démolition prochaine car il est séparé de l'immeuble suivant par un vaste espace vide bordé le long du trottoir par une palissade. Au-dessus de celle-ci, sur un grand panneau, s'allonge la liste des nombreuses entreprises qui collaborent à la construction du building dont les premières poutrelles d'acier passées au minium commencent à s'élever. Leurs spécialités (charpente métallique, revêtements, ascenseurs, conditionnement d'air, plomberie) sont mentionnées en petits caractères noirs. À chacune correspondent un ou plusieurs noms en grandes lettres rouges. Les noms ont des consonances variées, méditerranéennes, anglo-saxonnes, ou d'Europe centrale : MINELLI & FALK, BRONSTEIN, MAC ALLISTER,

écriture, et où se déroulent les actions et situations de son roman *Les corps conducteurs*, sur fond de gratte-ciel dont les descriptions le rattachent déjà à ce style nouveau. Claude Simon a obtenu le prix Nobel de littérature en 1985. Il est décédé à Paris le 6 juillet 2005.

SANCHEZ LA TORRE, S. STEPHANOPOULOS, HUTCHINSON, O'HIGGINS, WURTZ, ALVAREZ & VILLA, KILAKOVSKI, etc. La colonne des noms les uns au-dessus des autres atteint plusieurs mètres de hauteur. Immédiatement à droite est représentée une vue en élévation du gratte-ciel tel qu'il apparaîtra une fois terminé, côte à côte avec une coupe longitudinale de l'édifice permettant de voir, comme si l'on en avait retiré la façade, l'intérieur divisé en casiers rectangulaires accolés et entassés les uns sur les autres. Aux divers étages, dans les diverses pièces, des hommes et des femmes se tiennent assis dans des fauteuils ou derrière des bureaux, ou debout, ou encore serrés dans les ascenseurs. Des machines (des génératrices, des souffleries, des chaudières) dont les plus grosses sont réparties dans les sous-sols, sont aussi représentées, avec la précision des dessins industriels, ainsi que les tubulures et les conduits qui en partent, s'élèvent, se subdivisent et s'irradient dans toute la construction. On voit encore des ventilateurs, des armoires et des bureaux métalliques, de longues tables de conseils d'administration, des comptoirs de vastes salles de réception ornées de colonnes, des corridors qui s'enfoncent dans l'intérieur, des toilettes aux parois de céramique. Séparés par les cloisons et les planchers, s'ignorant les uns les autres, les petits personnages qui peuplent chacune des alvéoles sont représentés dans des attitudes de travail, dictant des lettres, tapant à la machine, recevant des visiteurs, tenant des conférences ou examinant des graphiques. Tout (les peintures des murs et des machines, les meubles, les rideaux, les tissus des fauteuils, les vêtements et les visages des occupants) a un air pimpant, fonctionnel et imputrescible. ...

Claude Simon, *Les corps conducteurs*.

Le Secrétariat des Nations Unies, la Lever House, le Seagram Building, l'immeuble de l'Union Carbide, autant d'hymnes à la gloire du mouvement moderne, qu'une priorité accordée à l'espace (et son partage entre le bâti et le non-bâti, dont la fréquente transformation en esplanade, en l'isolant de la rue, de son animation et ses bruits, valorise l'immeuble proprement dit), l'abandon de l'ornement et la régularité de la composition contribuent à définir. Sans être complètement négligée, la hauteur (régie par des normes nouvelles à partir de 1961 à la suite de la révision de la loi de zonage de 1916) est cependant ici reléguée au second plan : le Seagram Building (considéré comme le modèle du genre) n'atteint pas les deux

cent mètres, autrement dit pas la moitié de la hauteur de l'Empire State Building.

Bénéficiant d'une conjoncture favorable (la croissance et la tertiarisation de l'économie américaine aux lendemains de la seconde guerre mondiale entraînant une forte demande de construction d'immeubles de bureau), cet hymne sera repris pratiquement sans exception d'Est en Ouest comme du Nord au Sud des États-Unis pendant deux décennies. Mais c'est surtout à New York, dont le skyline devient aussi célèbre que les Champs-Élysées, la place Saint-Marc ou l'Acropole, que du monde entier le touriste, auquel s'est un instant identifié *George Oppen*, se presse pour l'admirer.

George Oppen est né à New Rochelle (État de New York) en 1908. Son premier recueil de poèmes, *Discrete Series*, préfacé par Ezra Pound, paraît à l'Objectivist Press en 1934. « D'un œil de touriste » est extrait de son second, *The Materials*, paru en 1962, soit après un silence de plus d'un quart de siècle, et le premier d'une série de cinq autres : *This in Which* (1965), *Of Being Numerous* (1968), *Seascape : Needle's Eye* (1973), *Myth of the Blaze* (1972-1975) et *Primitive* (1978). George Oppen a reçu le prix Pulitzer en 1969. Il est décédé en 1984.

*Cette activité, commençant au milieu des hommes...*

1

Les lumières scintillantes qui font naître l'espoir  
Où sont-elles aussi nombreuses – Que propose-t-on

Derrière le panneau ou dans les nids de lumière ?  
Le terrain

Manquait d'un centre :  
Tournons-nous du côté de Lever Brothers

Occupant tout un bloc.  
Un millier de vies

Prisonnier des glaces. Quelle est la signification dernière  
De l'extravagance ? Pourquoi les immeubles

De bureau, ces entrepôts de papier,  
Sont-ils les centres de l'extravagance ?

2

Les solitaires sont obsessionnels.  
Les appartements se prêtent mal à l'isolement. Les portes se referment

Sur des corridors lézardés  
Et tagués. On pourrait regarder partout



Comme le font les touristes, dans les halls et les cages d'escalier  
Pour découvrir un legs

Du passé, une trace quelconque  
Dans ces lieux fatigués  
Où le hasard se déplace à travers la foule  
A son insu et hors d'atteinte

À travers la foule, les vivants, cette autre  
Merveille au sein du minéral.

3  
Fenêtres rectangulaires, en retrait  
Obscures dans la lumière du jour : les notes

D'un piano à l'intérieur ligotant  
Des générations à un dimanche qui contient  
Comme l'immeuble lui-même, seulement ce rien

Adamantin que l'enfant espère,  
En s'acharnant sur son air. De n'importe quelle fenêtre, le jour

Impeccable, sans dehors  
Sans échappatoire. Mais pour la locataire

Le futur est pur hasard, tout futur, et le présent  
Sans vie, ou tout elle-même.

4  
Le cœur bat plus fort  
De se trouver au milieu d'eux, les bâtiments,  
Les bâtiments rouges de Red Hook ! Sur leur parcours sinueux  
Dans les courants du port, les ferry-boats, rouges,  
Et les marées du détroit de Buttermilk  
Longent les quincailleries de Brooklyn

Et les habitations  
Les habitations vieillissantes  
Des ouvriers. Sensation d'ordre  
Et de menace. La ville essentielle,  
La ville nécessaire  
Toujours visible parmi les rues du port.

5  
Le centre-ville  
Grouille. Certainement la plus vieille ville,

Semble la plus vieille ville du monde. Bien qu'ils y soient nouveaux.

Mais ceux-là aussi pourraient un jour montrer  
Le poing et représenter une menace, le pouvoir de la menace. Après les  
gros titres de la veille au soir

Les rues paraissent comme à l'ordinaire,  
Bien qu'elles constituent un danger,

Nullement sûres, les derniers étages  
N'en savent rien et ne le sauront pas.

George Oppen, *D'un œil de touriste* (traduit de l'américain par  
Francis Benteux).

Stimulée par les avancées dans le secteur des matériaux et des techniques de construction (en particulier la mise au point d'aciers spéciaux et de nouvelles façons d'assembler les éléments), autant que par l'insatisfaction croissante envers la forme impersonnelle du parallélépipède, la course au record de hauteur (détenu par l'Empire State Building depuis 1932), comme moyen d'affirmer son identité, reprend à partir de la fin des années 1960. À New York, cela donne naissance dans le bas de Manhattan au projet des tours jumelles du World Trade Center (entre Church et West Streets d'une part, Liberty et Vesey Streets d'autre part – 110 étages, 417 et 415 mètres – Minoru Yamasaki, 1973 et 1974), dont tous les riverains, *Maria Terrone* parmi d'autres, peuvent bientôt suivre l'ascension.

Maria Terrone est née à New York en 1951. Diplômée de l'université de Fordham, elle est aujourd'hui l'assistante du vice-président de Queens College (une branche de l'université de la ville de New York) et réside à Jackson Heights. Son premier livre de poèmes, *The Bodies We Were Loaned*, a paru en 2002 aux

Tous les quatre postés au bord  
du toit en terrasse d'un immeuble locatif  
dominant la pointe de Manhattan  
des yeux nous cherchions  
le témoin clignotant au sommet de la première des tours jumelles,  
revendiquant sa nouvelle position dans le ciel  
à l'endroit où le travail de la journée s'était arrêté.

Jamais nous ne pûmes trouver les Gémeaux,  
mais pendant tout l'été cette lumière rouge représenta notre bonne étoile,

éditions The Word Works ; un second, *A Secret Room in Fall*, est sorti en 2006 chez Ashland Poetry Press. Dans « Un classique américain » tiré de ce dernier, elle se remémore l'attitude, les réactions et les sentiments de quatre adolescents se réunissant régulièrement le soir dans un logement situé dans le bas de Manhattan, envers le chantier de construction du World Trade Center.

et nous y retournions le soir  
comme Gatsby vers la lumière verte  
de l'autre côté du détroit. Il distinguait derrière lui les rires  
clairs comme le tintement de coupes en cristal  
ainsi que les voix sonores comme l'entassement de pièces de monnaie  
et se tenait là debout, immobile et songeur.

Nous ne voulions rien de cela – pouvoir, argent,  
le moyen de revenir en arrière –  
mais seulement saisir l'instant présent,  
trinquant avec des gobelets en plastique  
en faisant circuler un joint.  
Chaque inspiration allumait en nous un feu  
de joie, celui d'avoir toute la vie devant soi,  
feu dont l'intensité avec le temps s'adoucissait.

La charpente métallique s'élevait  
d'une manière implacable  
(manquant de peu plusieurs années plus tard de  
réduire en poussière l'un d'entre nous). La lumière rouge poursuivait  
[son ascension.

Vers la fin de l'été, ce témoin clignotant  
aux aspirations illimitées  
ne formait plus que la toile de fond de nos conversations,  
devenu entre-temps fanal ou feu de signalisation pour d'autres.

Maria Terrone, *Un classique américain* (traduit de l'américain par  
Francis Benteux).

Contestées en tant que symboles du pouvoir, de l'argent et de la société de consommation, les tours jumelles du World Trade Center (à la différence de l'Empire State Building ou du Chrysler Building) ne remportent pas non plus initialement beaucoup de suffrages auprès des New-Yorkais pour leur architecture, comme le rappelle *David Lehman*.

David Lehman est né à New York en 1948. Diplômé de l'université de Columbia, il est à l'origine de la publication annuelle *The Best American Poetry* et anime depuis 1996 les ateliers d'écriture à la New School for Social Research.

Je n'aimais pas le World Trade Center.  
Pendant tout le temps de sa construction je l'avais raillé  
Comme beaucoup d'autres New-Yorkais.  
Les tours jumelles ressemblaient à deux affreux monolithes  
Ne possédant ni le caractère ni les ornements ni la finition  
De l'Empire State Building et moins encore

Il réside à Ithaca (État de New York) et à New York. Son premier recueil de poèmes, *Some Nerve*, a paru en 1973 à la Columbia Review Press et le dernier en date, *When a Woman Loves a Man*, en 2005 aux éditions Scribner. David Lehman est également l'auteur de *The Last Avant-Garde*, un essai sur les poètes de l'école de New York, publié en 1998. Le poème « Le World Trade Center 1993 » présente sa vision de ce complexe immobilier avant et après l'explosion d'une bombe dans son sous-sol le vendredi 26 février 1993.

Du Chrysler Building, le préféré de chacun,  
 Avec son sommet festonné, si gracieux.  
 Le World Trade Center formait un parfait exemple  
 des errements  
 De l'architecture américaine.  
 Et il en fut ainsi durant vingt-cinq ans  
 Jusqu'à ce vendredi après-midi du mois de février  
 Où une bombe explosa, élevant l'édifice au rang  
 D'un puissant symbole de l'Amérique, à l'image de la statue  
 De la Liberté à la fin du *Saboteur* d'Hitchcock.  
 Du jour au lendemain mon attitude envers le World Trade Center  
 Opéra un tour complet. Je me mis à aimer  
 Son apparition lorsqu'on débouche dans la Sixième Avenue  
 Depuis n'importe quelle rue transversale, la dissolution du sommet  
 Des tours dans le ciel laiteux  
 Vers l'est quand on franchit l'Hudson  
 Sur le pont George Washington pour se rendre en ville.

David Lehman, *Le World Trade Center 1993* (traduit de l'américain par Francis Benteux).

Les attentats du 11 septembre 2001 causent dans la population new-yorkaise un choc si grand qu'après ses « réactions à chaud », déboussolée, à l'instar d'*Andrew Castrucci*, elle mettra un certain temps pour prendre la véritable mesure de cet évènement.

Andrew Castrucci est né à Hoboken (État du New Jersey) en 1961. Étudiant à l'École des arts visuels (où il enseigne aujourd'hui), il s'installe dans le Lower Manhattan à la fin des années 1970. Son travail de plasticien a fait l'objet de nombreuses expositions (personnelles ou de groupe) à New York et dans d'autres villes des États-Unis aussi bien qu'en Europe. Son poème « WTC 1971-2001 » progresse à la manière d'un morceau de musique explorant le même thème suivant différentes orchestrations.

La fièvre de Times Square  
 le rythme jazzy du métro aérien  
 quand je lève la tête  
 imbriquées comme les pièces d'un puzzle les silhouettes des  
 [gratte-ciel  
 ces foules énormes qui se pressent sur les trottoirs  
 se forment et se déforment aux intersections  
 à partir de la Batterie jusque la 42<sup>ème</sup> – la 125<sup>ème</sup> Rue  
 Washington Heights, Inwood et de même dans l'autre sens  
 le 11 septembre à 8h45  
 tout ceci  
 s'arrêta

New York possède la réputation d'être  
un gigantesque melting pot  
l'Organisation des Nations Unies y a  
[son siège

l'île de Manhattan est souvent vue comme un pays en soi  
ses premiers occupants l'appelèrent Mannahatta, ce qui signifie « île  
au terrain vallonné »

les Manates, une tribu Munsee, n'étaient pas installés  
sur l'île elle-même à dire vrai  
mais dans ses environs (ce qui forme de nos jours le Bronx)  
car pour eux son sol était sacré  
c'était un endroit réservé aux rituels, un lieu  
de rassemblement, un terrain de chasse  
avant de devenir plus tard un des tout premiers comptoirs commerciaux

Manhattan a gardé cette tonalité  
périodiquement les Nations Unies y tiennent leur assemblée  
c'est un centre d'affaires – [générale  
le WTC (tout ce papier  
voltigeant dans le ciel)

après l'explosion du premier appareil  
toute la ville s'immobilisa pendant 5 à 10 minutes  
plus personne n'osait bouger – un calme inquiétant  
le 2<sup>ème</sup> appareil s'écrasa à 9h06  
la population n'en revenait pas – 2 tours percutées  
cela ressemblait à un mauvais rêve – une peinture surréaliste  
la frayeur cloua chacun sur place il ne s'agissait pas d'un accident  
je n'ai pas entendu de sirènes avant 10-15 minutes  
l'air s'était comme figé

la prise de conscience que nous étions en guerre

Nos lamentations s'élèvent  
Au-dessus d'un crime  
contre l'humanité

notre skyline a été modifié pour toujours  
le skyline de New York représente notre identité  
nos deux dents de devant sont tombées

on nous a changés à tout jamais

habitant Les Palissades dans les années 70, je regardais les  
tours s'élever l'une après l'autre  
une ½ tour construite puis 1 ½ formaient dans le paysage  
urbain si je me réfère à d'anciennes photos des images absolument  
[irréelles  
le 11 septembre j'ai vu les tours s'effondrer, la tour n°1 - puis la n°2  
je suis retourné sur les hauteurs où j'ai passé mon enfance cela  
surprend de ne plus apercevoir les tours  
j'avais l'impression d'être revenu en 1969

85 jours se sont écoulés et pourtant les tours fument toujours  
parfois quand le vent souffle du sud-est  
principalement le matin en automne  
l'air que je respire sent le pneu brûlé  
on raconte à Ground Zero que les ouvriers marchent sur des  
[épées  
des poutrelles métalliques pointent de partout du sol  
leurs chaussures de sécurité sont pleines d'entailles  
à présent pompiers et policiers se lancent des injures et échangent  
[des coups  
les pompiers refusent de quitter le site – ils continuent à découvrir  
des restes de leurs camarades  
une marche est prévue pour aujourd'hui

je me demande parfois si ce pays n'a pas été maudit  
je dresse la liste de toutes nos mauvaises actions  
puis celle de nos bonnes actions et je les compare  
pour savoir si les secondes

équilibrent les premières

dans la salle des mariages, l'été dernier, tous en chœur nous  
[chantions : que Dieu bénisse l'Amérique  
je me serais cru au cinéma

Deux mois plus tard cherchant à me faire à cette nouvelle réalité  
la peur me saisissait de nouveau  
un 767 venait de se crasher 5 minutes après son décollage de  
[Kennedy  
l'avion piqua du nez et finit dans les environs de Breezy Point,  
les Rockaways  
exactement là où j'avais demandé à Alexandra de m'épouser  
c'est dans ce quartier que vivent les pompiers  
j'ai fait récemment une dépression  
à la suite de ces rêves bizarres

le ciel qui s'effondre  
des missiles sifflant au-dessus de ma tête  
ces rêves apparurent il y a une huitaine d'années  
mais ils étaient revenus plus forts que jamais

et maintenant on me demande de réaliser une œuvre d'art  
je dessine seulement cette boîte sans rien à l'intérieur

l'image de tout ce papier voltigeant dans le ciel pareil à des oiseaux  
en train de planer me revient à l'esprit  
puis j'entends les cris  
allant en s'amplifiant dans les rues encaissées pareils à une déferlante  
la ville plongée dans l'obscurité totale  
et toute cette poussière  
s'abattant sur nous

comme celle  
qui recouvrit Pompei

Alexandra et moi avons ramassé un morceau de papier calciné  
tombé du  
ciel

nous résidons à 1 mille de Ground Zero

je m'y suis rendu l'autre jour j'ai aidé cette vieille Chinoise à balayer  
la poussière amoncelée devant son magasin  
je lui ai ensuite proposé de l'emporter  
à présent j'en remplis de grandes bouteilles en verre  
et je pleure mes tours

Andrew Castrucci, *WTC 1971-2001* (traduit de l'américain par  
Francis Benteux).

## 6. La cité de l'ambition

En état de cessation de paiement en 1975, New York ne sort par conséquent pas gagnante à ce moment-là du vaste mouvement lancé à la fin des années 1940 de transformation de l'île de Manhattan en « *quartier général du monde des*

affaires » (William Zeckendorf cité par François Weil, 2000), évoqué à sa manière par *Jim Carroll*.

Jim Carroll est né à New York en 1951. Poète, musicien et chroniqueur, Jim Carroll est également connu en tant que joueur de basket (une carrière retracée dans *The Basketball Diaries*). Son premier recueil de poèmes, *Living at the Movies*, a paru en 1973. Les « Variations sur New York », un travelogue sur la ville, appartiennent à son second, *The Book of Nods*, paru en 1986. Suivront encore : *Forced Entries* (1987) et *Fear Dreaming* (1993), tous chez Viking Penguin.

Je marche ici avec en tête l'image de ces employés de Midtown  
regagnant à la fin de la journée leur foyer paisible au bord de l'eau

Les rues abandonnées à une grâce supérieure, jusqu'au moment où le  
sommet des gratte-ciel intercepte la lumière déclinante du soir

Et dans la zone d'ombre en contrebas, me frayant un passage  
à travers les nappes de fumée au sol, je laisse la trace de mes doigts  
[sur leurs vitres embuées]

Je guette le réveil des bruits de la nuit. Je sais  
qu'ici seulement l'aveugle chante, même sous la pluie

Les notes de violons détrempés s'élèvent, toutes distordues comme  
[réfléchies par un miroir déformant  
et les derniers nuages se désagrègent, aussi lentement qu'un pneu  
[se dégonfle.]

Jim Carroll, *Variations sur New York* – extrait - (traduit de  
l'américain par Francis Benteux).

Dès le début des années 1980 pourtant, New York refait surface ; d'une part, en raison de ses atouts maîtres dans le contexte de la « Nouvelle Économie » ; et d'autre part, parce que redevenue attractive auprès d'une population jeune, dynamique, exerçant des professions liées principalement à la mode et au spectacle, en quête d'un espace de travail et d'un logement bon marché en centre-ville, s'installant pas très loin de là où *W. S. Merwin* a son pied-à-terre, dans les immeubles abandonnés progressivement à partir de la fin des années 1950 par les entreprises du secteur industriel dont elle reconvertit leurs anciens ateliers et entrepôts en studios.

*W. S. Merwin* est né à New York en 1927. Il grandit à Union City (État du New Jersey) et à Scranton (État de Pennsylvanie). Jeune diplômé de l'université de Princeton, il s'envole

Quand je tourne la tête en cette fin d'après-midi  
je vois s'éloigner virant au bleu dans le lointain  
la double rangée d'immeubles  
avec leur base inondée de lumière une lumière



pour l'Europe, où ses travaux de traduction et articles de presse lui procurent de quoi vivre. Rentré aux Etats-Unis en 1968, il part s'installer à Hawaii en 1976, mais retrouve New York chaque année au printemps, comme il s'en explique dans « De retour avec le printemps » paru dans le volume *Opening the Hand* (1983) du recueil *Flower and Hand* (Copper Canyon Press, 1997). Auteur d'une vingtaine de recueils de poésie, mais aussi de nombreuses traductions, ainsi que de plusieurs ouvrages en prose, W. S. Merwin a reçu de multiples récompenses parmi les plus prestigieuses, telles que le prix Pulitzer en 1971 et le prix national du livre en 2005.

ambrée se prolongeant à l'infini  
et leur hauteur miroitant au-dessus du flot de voitures  
puis me voilà arrivé

voici les visages les visages  
les feuilles toutes fraîches luisantes encore avant l'été  
les voix  
je suis chez moi avant que les fenêtres ne s'illuminent  
à la maison quand le soir venu le tonnerre se met à gronder  
et la pluie à tomber  
tandis qu'au-dessous de la chaussée le métro  
à grand bruit continue de circuler  
long tube métallique rempli de lumière et  
de visages entraperçus se perdant  
dans mon esprit

beaucoup voyagent derrière le même gros titre  
annonçant qu'un second  
gréviste de la faim de l'IRA détenu  
par les Anglais en Irlande est décédé  
quelques-uns avalent le dernier  
communiqué  
du porte-parole très souriant de la Maison Blanche  
dont chaque mot voue quantité d'espèces et de sites  
à une disparition programmée  
puis passent aux massacres commis  
de par le monde au cours de la journée

les phrases défilent au-dessous de l'Avenue  
à l'endroit où vendredi un camion renversa  
deux petits garçons  
les tuant tous les deux une intersection  
à l'angle d'un ancien jardin passé au bulldozer  
ayant prospéré là pendant des années  
après que la salle de cinéma Loew  
où des vieux films étaient projetés fut fermée et rasée

les métros roulent sous les sabots  
des chevaux des policiers  
descendant l'Avenue à vingt-trois heures leur casque bleu sur la tête  
longeant l'ossature d'acier  
les poutrelles les escaliers et le sommet  
de la nouvelle tour de l'hôpital St. Vincent  
construite sur l'emplacement  
de son ancienne cour intérieure  
la plus belle

des villes et la plus vide aussi  
un large boulevard au-delà des paroles des amis  
et de la musique familière

les étoiles se détachent du plafond de l'appartement  
et les lumières de chaque existence  
se reflètent dans la nuit flottante  
la pluie frappe les vitres  
au-dessus de l'Avenue  
d'où je la regarde tomber  
à chaque printemps depuis douze ans

des ambulances coincées entre des camions hurlent  
ceci est une urgence  
dans la rue les piétons seuls ou par deux  
accélèrent le pas  
tandis que ceux par groupes le ralentissent  
la tour blanche au-delà d'Union Square  
se pare de lumière bleue et blanche  
au cours des toutes premières  
heures de la nuit

nous dormons tous très hauts perchés

W. S. Merwin, *De retour avec le printemps* (traduit de l'américain par Francis Benteux).

Ces mêmes années de crise et de transformation de la ville sont, en matière d'architecture de gratte-ciel, celles de la contestation du mouvement moderne. À la formule célèbre de Ludwig Mies van der Rohe : « Less is more » (appliquée parfois avec une science et un art tels que l'ossature du bâtiment finit elle aussi par disparaître), Robert Venturi (l'un des chefs de file de la contestation), avec beaucoup d'humour, oppose son : « Less is bore », ouvrant ainsi la voie à des réalisations marquées par le retour du symbolisme, la segmentation de la forme, le réemploi de matériaux de construction traditionnels ou l'application de la couleur, mais dont l'assemblage des éléments structurels, décrit à la manière d'un ergonomiste par Colum McCann, reste généralement inchangé.

Colum McCann est né à Dublin (Irlande) en 1965. Ses études terminées, il exerce d'abord le métier de rédacteur pour l'Evening Herald puis celui de correspondant pour l'Evening Press, avant de s'embarquer pour les Etats-Unis à la fin des années 1980, et, pendant une durée de deux ans, d'en faire le tour à bicyclette ; une expérience qu'il raconte dans « Sœurs », le récit placé en tête de son premier recueil de nouvelles, *La rivière de l'exil* (1993). Mais c'est avec son second roman, *Les saisons de la nuit* (1998), basé sur des faits véridiques relevés dans des archives ou recueillis auprès de leurs protagonistes (ou descendants), qu'il s'impose sur la scène littéraire internationale. Colum McCann réside aujourd'hui à New York.

... On monte une énorme colonne d'acier. Les hommes la mettent en place, puis ils boulonnent le pied. La colonne se dresse dans le ciel. La flèche de la grue tourne, avec une sphère accrochée à l'extrémité – les hommes l'appellent le casse-tête. Lafayette, le chef d'équipe, siffle pour appeler l'un d'eux, et Clarence Nathan fait signe qu'il est prêt à y aller. La flèche vient vers lui.

Il tend le bras pour saisir le câble, l'immobilise, puis, avec une superbe insouciance, monte sur la boule d'acier.

Soudain, la flèche se remet en mouvement et il se balance dans les airs, dans le néant... Le grutier manœuvre prudemment et l'amène lentement au faite de la colonne. La boule casse-tête oscille un peu, puis s'arrête. Clarence Nathan change de position, et, d'un pied léger, passe sur les ailes d'acier de la colonne... Il enroule ses jambes autour de la colonne. En face de lui, sur l'autre colonne, Cricket attend. Puis la grue amène vers eux une poutrelle d'acier géante qui traverse le ciel petit à petit, avec prudence, méthodiquement, et les deux hommes l'empoignent pour la tirer à eux. « C'est bon ? » demande Cricket. « O.K. ! » Ils mettent la poutre en place avec une force brutale, parfois à grands coups de marteau de caoutchouc ou en cognant avec leur clé à écrous... Ils introduisent les boulons et les fixent sans forcer ; ceux-ci seront bloqués plus tard. Puis ils décrochent les colliers – à présent, la poutrelle est entre les deux colonnes, et l'ossature de l'édifice grandit. Clarence Nathan et Cricket s'avancent sur cette poutrelle et se rejoignent en son milieu. Un pied dans le vide, ils remontent sur la boule casse-tête, en se tenant par les bras, et redescendent sur le tablier, où attendent les autres. ..

Colum McCann, *Les saisons de la nuit* (traduit de l'anglais par Marie-Claude Peugeot).

Très discrets pendant quelques années, les représentants du mouvement moderne, profitant de l'épuisement naturel de la contestation : « *Comment aller de l'avant quand une si grande part de ses efforts consiste à se retourner vers le passé ?* » (Paul Goldberger, 1995) et de la reprise de l'activité, relèvent la tête à partir du milieu des années 1990 et s'expriment de nouveau ; moins sous la forme d'un retour à la stricte orthodoxie miesienne qu'en prêtant davantage attention au caractère du bâtiment, ou à son insertion dans son environnement immédiat par l'aménagement de voies d'accès au réseau de transports en

commun, l'ouverture de galeries marchandes, ou bien encore la création d'espaces ouverts au public en général, mais surtout utilisés par le personnel de bureau au moment de la pause déjeuner... ou cigarette, comme l'a si finement analysé *Baron Wormser*.

Baron Wormser est né en 1948 à Baltimore (État du Maryland). Proches du mouvement en faveur d'un retour à la terre, lui et son épouse Janet décident au milieu des années 1970 de partir s'installer dans les bois – une expérience menée pendant vingt-trois ans et racontée dans *The Road Washes out in Spring* (University Press of New England, 2006). Baron Wormser est en outre l'auteur de sept recueils de poèmes : *The White Words* (Houghton Mifflin, 1983), *Good Trembling* (Houghton Mifflin, 1985), *Atoms, Soul Music and Other Poems* (Paris Review Editions, 1989), *When* (Sarabande Books, 1997), *Mulroney and Others* (Sarabande Books, 2000), *Subject Matter: Poems* (Sarabande Books, 2003) et *Carthage* (The Illuminated Sea Press, 2005), ainsi que le co-auteur de *Teaching the Art of Poetry: The Moves* (Laurence Erlbaum Associates, 2000). Lauréat de nombreux prix littéraires, il fut nommé en l'an 2000 Poète de l'État du Maine. Baron Wormser vit aujourd'hui à Cabot (État du Vermont) et enseigne dans deux établissements de Franconia (État du New Hampshire).

J'ai presque envie d'écrire qu'il s'agit exclusivement de femmes  
Mais des hommes s'y trouvent aussi, même si généralement  
Ce sont majoritairement des femmes qui se tiennent debout au pied  
Des gratte-ciel par tous les temps en train de fumer une cigarette.

Parfois il n'y a là qu'une seule personne,  
Une « figure solitaire », comme on écrivait à l'époque  
Où glisser un pareil cliché sentimental dans la boîte à images  
N'avait rien de déshonorant. Mais quel que soit leur nombre, ces  
[personnes  
semblent  
Dans leurs poses abstraites lorsqu'elles se passent la main dans les  
[cheveux  
Ou bien changent de pied d'appui, être en Amérique les seules à oser  
Se montrer en public en train de penser. On peut lire ces pensées sur  
Leurs visages : que vais-je lui raconter, de quoi m'a-t-il parlé,  
A combien se monte le découvert bancaire, les freins de  
La camionnette sont toujours trop serrés et ainsi de suite jusqu'  
Aux causes de perturbations les plus insignifiantes, pour ne rien dire d'  
[éventuelles  
Pointes d'angoisse quant au sexe.

On ne pourra jamais construire un bâtiment suffisamment  
Vaste pour loger l'ensemble des pensées des fumeuses de Midtown.  
Quoiqu' infinie, l'activité de l'esprit se déroule à l'intérieur d'un corps  
[fragile,  
Ce qui dirige le poème sur la question de la mortalité parce que  
ces  
Sources de vie, ces génitrices et prêtresses du culte de la fécondité,  
Les véritables roses de sang, tirent sur ce que leurs enfants  
Ayant enduré les leçons de morale et les cours d'hygiène des  
écoles élémentaires  
Nomment des « bâtons de la mort ».

Il ne faut pas être titulaire d'un doctorat en  
Sociologie pour savoir que les femmes ne sont pas traitées avec tout le  
[respect qui leur est dû,  
que

Les immeubles de bureau ainsi que l'argent ayant permis de les construire  
[proviennent du  
travail  
D'hommes qui ensuite rentrent chez eux auprès de leur femme chérie  
ou dipsomane  
Ou en-colère-mais-qui-ne-le-montre-pas-jusqu'au-moment-où-le-mec-  
vient-à-la ramener  
Mais le côté m'as-tu-vu fait aussi partie du plaisir de fumer,  
Une inspiration nerveuse de la fumée suivie d'une brusque expiration. Il y a  
là une  
Ou deux secondes sublimes ou presque.

Sans compter l'échange de potins si quelqu'un  
Qu'on connaît se trouve là, ou de lamentations ou de commentaires sur  
[la stupidité  
d'un

Tiers. Les hommes comme les femmes peuvent être stupides ; c'est  
[indifférent au sexe.  
Mais comme je l'ai dit, fumer est plutôt un acte solitaire déclenché par une  
Sensation de l'ordre du il-faut-que-j'y-aille et la main se met alors à  
[trembler.

D'être plongé dans l'affliction est pire que d'avoir  
Le doigt retourné ou le nez bouché parce que cela peut durer indéfiniment  
Et que chercher à en sortir expose en cas d'échec à une peine plus grande  
[encore.

Cette femme pense et la ville  
pourrait  
Sombrier sous ses pensées comme dans certains films-catastrophe  
[hollywoodiens  
Sauf qu'il manque ici le type costaud aux biceps d'acier avec une arme  
[automatique  
Capable de redresser toutes les situations. A la place il y a cette femme  
Vêtue d'un chemisier blanc souillé d'une petite tache de sauce tomate bien  
Visible à la hauteur de la taille. Le col du chemisier est froncé ; les cheveux  
crêpés  
Sont mi-longs. Le regard est perdu dans le vague. Quand une autre  
[femme surgit  
de  
La porte à tambour et allume une cigarette, elle se tourne vers elle et lui  
[adresse  
Le plus large, le plus éclatant des sourires : vous aussi.

Baron Wormser, *La pause cigarette à Midtown* (traduit de  
l'américain par Francis Benteux).

## 7. La ville du changement

D'origine américaine, le gratte-ciel s'est très peu exporté au cours du XXème siècle (Brasilia, Francfort – vite surnommée Manhattan-sur-Main – et Paris-La Défense formant plutôt des exceptions). À partir de la fin de ce dernier au contraire, la construction d'immeubles de grande hauteur explose un peu partout dans le monde : dans les pays d'Asie du Sud (Singapour, Malaisie, Indonésie, Thaïlande) et de l'Est (Chine, Corée, Taïwan, Hong Kong), sous les effets conjugués d'une forte croissance économique et d'une urbanisation rapide ; en Europe, en raison du retournement de l'opinion publique désormais moins défavorable (ou plus favorable) à la construction d'immeubles de ce type dans les centre-ville ou en périphérie (voir plus loin l'exemple situé dans la banlieue londonienne imaginé par *James Graham Ballard*) ; aux États-Unis et spécialement à New York où, à la persistance des causes anciennes, vient s'ajouter l'attrait tout à fait nouveau de résider dans une tour d'habitation (après les vagues successives de la maison individuelle à la campagne et du loft en ville), comme l'illustre le succès de Trump World Tower (845 United Nations Plaza – 72 étages, 262 mètres – Costas Kondylis, 2001) et de plusieurs autres, aussi hautes sinon davantage, pareilles à celles dont *Nicholas Christopher* ou *Jeanne Marie Beaumont* ont suivi la construction.

Nicholas Christopher est né à New York en 1951. Diplômé de Harvard College, il enseigne l'écriture de création à l'université de Columbia et collabore régulièrement au *New Yorker*. Il est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages où, à côté de quatre romans – *The Soloist* en 1986, *Veronica* en 1996, *A Trip to the Stars* en 2000, *Franklin Flyer* en 2002 – et d'une anthologie du film noir

D'immenses toiles plastique claquent  
vingt étages au-dessus, au sud et à l'est,  
où l'été prochain derrière des fenêtres aux vitres teintées  
donnant sur le parc,

des veuves baisseront les stores,  
des hommes un rafraîchissement à la main parleront  
d'argent et échangeront des propos sur la mort  
tandis que la lune se fauilera entre les nuages ;

une dizaine d'étages plus haut

américain, figurent sept recueils de poèmes. Dans « Chantier de construction, nuit venteuse » extrait de *A Short History of the Island of Butterflies*, il opère un constant va-et-vient entre l'image de la tour d'habitation en construction qu'il a devant les yeux et les faits et gestes supposés de ses futurs occupants.

l'abri en tôle ondulée du contremaître  
grince, des rats renversent  
un plein seau de rivets sur le sol

où somnoleront des chats, danseront  
des jeunes filles, gémiront des amants,  
indifférents au vacarme de fêtes improvisées au-dessus  
comme aux hurlements des enfants au-dessous ;

plus haut encore, sur le toit,  
une bande de pigeons est juchée sur le parapet,  
et ils resteront ainsi alignés,  
scrutant les arbres souillés,

s'accouplant, sommeillant,  
lorgnant le mystérieux visiteur  
qui s'y aventurera par une nuit d'été  
pour être seul ou retrouver quelqu'un,

fuir une dispute  
ou chercher à communiquer avec l'univers,  
observer depuis ce perchoir venteux  
ses contemporains

qui traversent la rue ou hèlent un taxi  
et découvrir combien ils sont loin,  
ou que ce que les hommes élaborent  
mentalement peut se matérialiser

rapidement, pour les dominer de toute  
sa hauteur et les saisir de vertige.

Nicholas Christopher, *Chantier de construction, nuit venteuse* (traduit de l'américain par Francis Benteux).

Jeanne Marie Beaumont est née en 1954 à la périphérie de Philadelphie (État de Pennsylvanie), qu'elle quitte pour New York en 1983. Elle est à ce jour l'auteur de deux recueils de poèmes, *Placebo Effects* (Norton, 1997) et *Curious Conduct* (BOA, 2004). « Ville » appartient au premier et tire son origine du constat de la coordination très précise des

*Le catalogue des formes est infini :  
aussi longtemps que chaque forme n'aura pas trouvé sa ville,  
de nouvelles villes continueront de naître.*  
Italo Calvino

Etait-il impossible d'aimer la ville  
où ceci se passa ?  
Ville à l'édification inachevée,  
aux formes en expansion.  
Où sur le fond bleu du ciel des grues rouges

interventions des différents corps de métier sur les matériaux entassés au pied de deux gigantesques tours d'habitation en construction près de chez elle au début des années 1990.

manœuvraient dans un espace circonscrit  
les pièces de charpente métallique.  
L'église donna sa bénédiction  
et céda une portion de son espace céleste.  
Toute la communauté se rassembla,  
unie par une même volonté de fer.  
Le parti pris de construire lentement  
en suivant l'exemple romain –  
de cesser le travail à la tombée de la nuit,  
de le reprendre le lendemain et ainsi de suite,  
la Thermos de café calée contre  
le couvercle en métal de la cantine.  
Déjà les voisins levaient  
les yeux à la manière des ascenseurs,  
passés les trois âges de la petite enfance,  
les dix années de l'enfance, combien  
de stades compte l'adolescence ...  
Hors du trou géant obtenu à coups d'explosifs –  
qui avaient fait trembler leurs murs,  
les avaient tirés du sommeil –  
il s'élevait, étage par étage,  
et tout ce qui devait arriver arriva,  
fidèle au plan.  
Plafonds, planchers, cloisons.  
Même les sentiments parurent moins abstraits  
après que le béton fut coulé.  
Les pièces dans lesquelles ils méditaient,  
soupiraient, se faisaient du souci,  
écoutaient de la grande musique,  
rédigeaient des lettres, lavaient le linge,  
confectionnaient des plats de régime  
ou des recettes gourmandes, tournaient  
les pages d'un album-photos.  
Quand avaient-ils emménagé ?  
Quelle était la durée du bail sur leur contrat ?  
A présent, au dos de l'enveloppe,  
ils n'hésitaient plus  
en inscrivant l'adresse de l'expéditeur  
comme si celle-ci avait toujours existé.  
Ce qui procéda du désir, la poutre,  
une silhouette plus élancée chaque soir –  
la forme des choses à venir.

Jeanne Marie Beaumont, *Ville* (traduit de l'américain par  
Francis Benteux).



Seuls le hall d'entrée, la réception et l'escalier étaient d'un usage commun dans les premiers immeubles résidentiels. Mais avec l'augmentation de leur taille, l'évolution des mœurs ainsi que des normes de confort, la gamme des services offerts à leurs occupants n'a pas cessé de croître. Celle-ci s'étendra-t-elle un jour au point d'éteindre complètement chez eux, comme l'envisage non sans ironie *James Graham Ballard*, le désir d'en sortir ?

James Graham Ballard est né à Shanghai en 1930. À la suite de l'attaque victorieuse de l'aviation japonaise sur Pearl Harbour le 7 décembre 1941, il est interné avec sa famille dans un camp de prisonniers civils jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. En Angleterre, qu'il découvre en 1946, et après des études de médecine à Cambridge, il exerce divers métiers, avant de se consacrer entièrement à l'écriture suite à la parution en 1956 de ses premières nouvelles. Avec près de trente livres à son actif (dont trois furent adaptés au cinéma), il a été l'un des chefs de file du renouveau de la science-fiction britannique. James Graham Ballard est décédé en 2009.

... Tout le projet formait en réalité une petite ville verticale : deux mille habitants emboîtés dans le ciel, l'immeuble était en copropriété et un gérant-résident, assisté d'une équipe, se chargeait des tâches administratives.

La gamme des services, compte tenu de l'énormité de la tour, était impressionnante. Tout le dixième étage était occupé par une galerie commerciale, aussi vaste qu'une plate-forme de porte-avions : supermarché, banque et salon de coiffure, piscine et gymnase, marchand de vins et spiritueux bien approvisionné, école primaire pour les rares très jeunes enfants de l'immeuble. Loin au-dessus de Laing, au trente-cinquième étage, il y avait une autre piscine, plus petite, un sauna et un restaurant. Béat, rassasié de confort, Laing fit de moins en moins d'efforts pour sortir de la tour. ...

James Graham Ballard, *I.G.H.* (traduit de l'anglais par Robert Loutit).

## Conclusion

Ville-empire, cité promise, ville mythique, ville féerique, nouvelle capitale mondiale, cité de l'ambition, ville du changement, ... New York se renouvelle constamment (d'où ce désordre, cette confusion, ce chaos). Ville en mouvement donc, dont la verticalité, son logo, « *un événement nouveau dans l'histoire de l'humanité qui sur un tel thème ne possédait jusqu'ici qu'une légende : celle de la tour de Babel* » (Le Corbusier, 1937), n'a pas fini d'étonner, d'émouvoir,

d'interpeller l'écrivain, et peut-être aussi, à la manière de *Jean-Baptiste de Seynes*, de questionner sa langue.

Jean-Baptiste de Seynes est né à Malmö (Suède) en 1955. Il a à ce jour publié cinq livres de poèmes, tous aux éditions Obsidiane, réunis sous le titre *Vent, une étude*. « post-scriptum à Babel » appartient au cinquième intitulé *Nuit et jour, vivant suivant*. Au journaliste du magazine *Le Matricule des Anges* qui, à l'occasion de leur parution, l'interrogeait sur sa poésie et, à partir justement de ce poème, sur son traitement de l'évènement, Jean-Baptiste de Seynes (présent à New York le jour de l'attaque du World Trade Center et de la destruction des tours jumelles) répondait : « À dire vrai, la première page de ce poème est issue d'une impression laissée par une exposition sur le Yémen... poème écarté, oublié, jusqu'à ce que tout d'un coup il surgisse par le biais de cet évènement... c'est dire que les voies du poème sont détournées... Il y a un décryptage politique de cet évènement – tout un chacun a le sien, le mien vaut celui d'un autre, et peut être formulé par quelqu'un d'autre ; mais le poème vit de sa propre vie – ou bien il est mort. Il concentre un nombre incalculable d'éléments, et par exemple, dans ce poème, plus que la vision des tours s'écroulant, l'odeur du nuage de fumée le lendemain dans les rues le traverse, qui m'a traversé. Le poème accueille jusqu'aux coïncidences : ce lendemain, me promenant dans les rues d'une ville déserte, je trouve, étrangement, une librairie ouverte, puis ouvrant un livre au hasard, je

*tandis que d'une fière tour de la ville,  
la Mort plonge, gigantesque, le regard.*  
Edgar Allan Poe (trad. Stéphane Mallarmé)

dépit solaire, soudain - sur les tessons instruits premiers du monde vide ?

où tel venant

- vivant et allant -

- seul contre seul -

du saccage du talon jusqu'au fleurir des mains, seul

et successif

- libre son œil téter la bêtise alphabétique du monde -

devient cette ombre du nombreux détail humain,

vivant

parmi l'éclat de temps restant qui l'en délivre ?

ou ce nuage

simple sur des tessons

instruits toujours d'une seule résolution

- avidement ?

note ça, congénère : 11 ! perd, pire et passe ! déjà joué tout déjà ?

te passe dessus et pour encore : tire !

du haut d'où vite on vise tout ce qui bouge !

en l'air, si bas...

un seul coup avant de disparaître dans quelqu'un

d'autre...

ce trou de l'index au milieu de toi d'où tout un,

sa faculté de foule,

découle et

refoule pour la jouie évidence de s'y rétrangler quelconque...

tout un coquet qu'il est sa vie son œuf !

et tous mols mots et drapeaux clarifiés à mesure, pour

ça ?

hauteur à ne plus savoir pourquoi ?

p a s p e u r ! et ça aussi :

tombe sur cette citation de Poe :  
*while from a proud tower in the town / Death looks gigantically down ...* c'est lui, le poème, qui décide ; il sait, en règle générale, bien mieux que moi. » Jean-Baptiste de Seynes réside aujourd'hui à La Haye.

l'idole obèse ayant roté sa friandise, ville  
envers ses fumées :  
                                nous ne sommes plus seuls que deux  
- nous les trébuchés –  
pesant ici d'une pureté enfin ! d'abandonnés  
à clocher d'un carton et d'un angle de vitre, le visage  
en roue libre, à soleil étonné  
paresse enfin remise ?  
dernière vitre... mais c'est moi  
d'une pensée libre de la vitre quand je passe :  
de toi déjà je me passe...

                                nuage  
  passer transparent d'âge  
  entre les majuscules de n'importe quoi et que ville vole  
en éclats  
  dont on n'aura regretté peut-être  
  - traînant d'entre ses fleurs,  
  s'accomplisse l'immondice –  
  
  que le nuage

Jean-Baptiste de Seynes, *post-scriptum à Babel.*

## Sources

### Études

Alméras Philippe, *Dictionnaire Céline*, Paris : Éditions Plon, 2004.

Berg Günter, *Bertolt Brecht : l'homme et son œuvre*, Paris : L'Arche Éditeur, 1999.

Blaser Werner, *Mies van der Rohe*, Zurich : Les éditions d'Architecture, 1972.

Cardia Clara, *Ils ont construit New York*, Genève : Georg Éditeur, 1987.

*Claudél et l'Amérique*, Ottawa : Éditions de l'université d'Ottawa, cahier canadien Claudel 2, 1964.

*Épingler le vent*, Montpellier : Le Matricule des Anges, entretien avec Jean-Baptiste de Seynes, n° 79, janvier 2007.

*États-Unis, peuple et culture*, Paris : Éditions La Découverte/Poche, 2004.

Francis Claude et Gontier Fernande, *Les écrits de Simone de Beauvoir*, Paris : Éditions Gallimard, 1979.

Godard Henry, *Commentaire de « Voyage au bout de la nuit » de Louis-Ferdinand Céline*, Paris : Éditions Gallimard, 1991.

Harris Bill, *New York. Mille monuments* (photographies de Jorg Brockman), Paris : Mengès, 2003.

Lambert Fernando, *Éthiopiennes de Senghor*, Paris : Éditions Présence africaine, 1997.

Leuwen Thomas A.P. van, *Le gratte-ciel ou le mythe de la croissance naturelle*, dans Jean-Louis Cohen, *Américanisme et modernité*, Paris : Éditions Flammarion, 1993.

Médam Alain, *New York Terminal*, Paris : Éditions Galilée, 1977.

Mierop Caroline, *Gratte-ciel*, Paris : Norma Éditions, 1995.

Mumford Lewis, *New York et l'urbanisme*, Paris : Éditions Seghers, 1965.

Santraud Jeanne-Marie, *Walt Whitman/Francis Scott Fitzgerald*, Paris : Presses de l'université de Paris-Sorbonne, Americana n° 5, 1990.

*Un homme traversé par le travail*, Paris : La Nouvelle Critique, entretien avec Claude Simon, n° 105, 1977.

Weil François, *Histoire de New York*, Paris : Éditions Fayard, 2000.

### **Œuvres littéraires**

Ballard James Graham, *I.G.H.*, traduction de Robert Louit, Paris : Éditions Calmann-Lévy, 1976.

Beaumont Jeanne Marie. *City: Placebo Effects* (New York: W.W. Norton and Co, 1997).

Beauvoir Simone de, *L'Amérique au jour le jour*, Paris : Éditions Gallimard, 1997.

Brecht Bertolt, *Gloire éteinte de la gigantesque cité de New York : Poèmes*, traduction de Gilbert Badia et Claude Duchet, Paris : L'Arche Éditeur, 1966.

Carroll Jim. *New York City Variations: The Book of Nods* (New York: Viking Penguin, 1986).

Castrucci Andrew. *WTC: 1971-2001* (New York: A Gathering of the Tribes Publisher, issue 10, 2002).

Céline Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, Paris : Éditions Gallimard, 1988.

Christopher Nicholas. *Construction Site, Windy Night: A Short History of the Island of Butterflies* (New York: Viking Penguin, 1986).

Claudé Paul, *Conversations dans le Loir-et-Cher*, Paris : Éditions Gallimard, 1935.

Crane Stephen. *A Mournful Old Building: R.W. Stallman and E.R. Hagemann (eds.), The New York City Sketches* (New York: New York University Press, 1966).

Decoin Didier, *John l'Enfer*, Paris : Éditions du Seuil, 1977.

Dos Passos John, *Manhattan Transfer*, traduction de Maurice-Edgar Coindreau, Paris : Éditions Gallimard, 1928.

Ginsberg Allen, *Mon moi triste : Reality Sandwiches*, traduction de Mary Beach et Claude Pélieu, Paris : Éditions Christian Bourgois, 1972.

Hocquard Emmanuel, *Aerea dans les forêts de Manhattan*, Paris : P.O.L., 1997.

James Henry, *La scène américaine*, traduction et présentation de Jean Pavans, Paris : Éditions de la différence, 1993.

Jeanneret Charles-Edouard dit Le Corbusier, *Quand les cathédrales étaient blanches*, Paris : Éditions Plon et Perrin, 1937.

Lehman David. The World Trade Center 1993 (New York: The Paris Review, issue 136, fall 1995).

McCann Colum, *Les saisons de la nuit*, traduction de Marie-Claude Peugeot, Paris : Éditions Belfond, 1998.

Merwin W. S.. Coming Back in the Spring: *Flower and Hand* (Port Townsend, WA: Copper Canyon Press, 1997).

Oppen George. Tourist Eye: *The Materials* (New York: New Directions, 1962).

Senghor Léopold Sédar, A New York : *Oeuvre poétique*, Paris : Éditions du Seuil, coll. Poésie, 2006.

Seynes Jean-Baptiste de, post-scriptum à Babel : *Nuit et jour, vivant suivant*, Sens : Éditions Obsidiane, 2006.

Simon Claude, *Les corps conducteurs*, Paris : Les Éditions de Minuit, 1971.

Terrone Maria. An American Classic: *A Secret Room in Fall* (Ashland, OH: Ashland Poetry Press, 2006).

White E. B.. Ascension: Rebecca M. Dale (ed.), *Writings from The New Yorker* (New York: Harper Collins, 1990).

Whitman Walt, Mannahatta : *Feuilles d'herbe*, traduction de Jacques Darras, Paris : Éditions Grasset, 1989.

Wormser Baron. Smoking in Midtown (New York: The Manhattan Review, vol. 9 – n° 2, summer 2000).

## **Remerciements**

Il ne saurait être question de clore cet ouvrage avant d'avoir au préalable remercié toutes les personnes qui ont très largement contribué à sa réalisation. Sans me lancer ici dans une énumération impossible, qu'il me soit quand même permis de citer les noms de Véronique Testelin et de Jean-Baptiste de Seynes, dont l'attention constante tout au long de son élaboration justifie à elle seule que je m'y arrête, et de Sarah White, pour avoir bien voulu se charger de sa traduction.